

Compte rendu

Ouvrage recensé :

André Brochu, *Hugo Amour/Crime Révolution*, Montréal, PUM, 1974, 256 p.

par Jean-Marie Rousseau

Études littéraires, vol. 7, n° 2, 1974, p. 331-334.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500339ar>

DOI: 10.7202/500339ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Pariete: « Meursault tenait un journal, ce que nous lisons est un "roman", et c'est Meursault lui-même qui est aussi l'auteur du découpage officiel » (p. 118 : ici, B. T. Fitch met entre guillemets et sans [...] des passages qu'il juxtapose, amalgame ; même si la citation n'est pas absolument littérale, elle est cependant fidèle, honnête).

Il aurait été intéressant, malgré (ou à cause de) leur caractère disparate, inégal, de réserver une section aux comparaisons qu'on a développées ou esquissées entre *l'Étranger* et *le Procès* (Ph. H. Rhein, *The Urge to Live*) ou *le Rouge et le Noir* (A. Abou), *la Nausée*, etc. Pour un dossier des études comparatives, voir *Albert Camus 4* (Minard, 1971), p. 285-323.

Sans être, heureusement, une conclusion à *l'Étranger*, le nouveau livre de B. T. Fitch est beaucoup plus qu'une introduction scolaire, universitaire ; il est une lecture des lectures, une mise en situation du lecteur et du texte. La véritable relecture — distanciation, plongée et remontée, rivière et pont — est toujours vivante, actuelle. Elle reconnaît et accompagne un semblable, un frère. « Meursault, tout en nous restant inconnu et tout en jouissant d'une existence précaire d'après les critères de l'évocation romanesque traditionnelle, regagne ses droits à l'existence car son autonomie vis-à-vis du lecteur est assurée, en tant que voix narrative, par son altérité même » (p. 154).

Laurent MAILHOT

Université de Montréal



André BROCHU, **HUGO Amour/ Crime Révolution**, Montréal, PUM, 1974, 256 p.

Pour peu que l'on jette un coup d'œil aux ouvrages critiques consacrés à Hugo, l'on s'aperçoit que le romancier a fort peu retenu l'attention (le dramaturge guère plus d'ailleurs). On s'est vivement intéressé à la biographie, aux idées et à la poésie de Hugo. La plupart des études importantes ont voulu embrasser l'œuvre entière, et, partant, presque inévitablement l'homme Hugo, mais peu se sont arrêtées sur une œuvre particulière, les romans entre autres. Aussi, en 1964, Georges Piroué, dans son *Victor Hugo romancier ou les dessus de l'inconnu*, pouvait-il signaler que le roman hugolien reste un « terrain vierge et fertile » (p. 11). Depuis, la gigantesque édition chronologique (1967) des *Oeuvres complètes* de Victor Hugo publiée sous la direction de Jean Massin est venue éclairer le monde romanesque de Hugo par de nombreux articles. Mais, somme toute, Hugo romancier reste, en grande partie, un inconnu. D'autant plus que personne, à ma connaissance, n'a étudié la littérarité de chacune des œuvres.

C'est à ce point précis que vient s'insérer l'essai d'André Brochu, *HUGO Amour/Crime Révolution*, consacré aux *Misérables*. Brochu limite ses ambitions (encore que *les Misérables*...) à une seule œuvre, un roman, et accepte de s'y confiner. Dans son introduction, Brochu est on ne peut plus clair. Son essai a pour seul objet l'étude de la thématique des *Misérables*, mais sans dresser « la relation verticale de l'auteur à son œuvre » (p. 15), ce qui est le fait de la plupart des études thématiques, dont celles de Georges Poulet et de Jean-Pierre Richard consacrées à Hugo. Brochu marque ainsi ses distances et fixe son originalité. Cette originalité est double : elle vient d'abord du fait qu'il fait servir l'analyse structurale du

récit à la reconnaissance et à l'analyse des thèmes des *Misérables*, ensuite, de la nouvelle distance qu'il établit entre lui et les théoriciens de l'analyse structurale, Propp, Bremond, Greimas, Todorov. « Nous y avons trouvé un exemple à suivre plutôt que les principes et les instruments d'une méthode. » (p. 12, note 3) Brochu invente donc, ou plutôt il adapte une méthode d'analyse à l'œuvre étudiée; en quelque sorte, l'œuvre génère ses propres possibilités d'analyse et c'est le mérite de Brochu d'avoir reconnu la nécessité d'une telle démarche. D'ailleurs, tout au long de son essai, il tient à réitérer sa conscience des promesses et des limites de sa méthode. Nous nous permettons de citer un paragraphe qui illustre bien son état d'esprit :

« Nous proposons, dans ce chapitre, un modèle qui, à l'analyse, nous a paru fécond. Nous ne prétendons pas qu'il soit le seul possible; mais nous prétendons qu'il permet de "saturer", autant que possible, les diverses unités du récit; qu'il permet une lecture des *Misérables* satisfaisant conjointement aux exigences d'une description et d'une interprétation; bref qu'il permet une lecture rigoureuse, de cette rigueur qui n'a aucune prétention à la « scientificité » et qui se passe fort bien des contraintes de la formalisation, bien qu'elle ne les interdisse pas. Le modèle, tel que nous le concevons, ménage une place aux aperçus personnels qui font la qualité d'une interprétation et que laisse fuir l'application d'une grille, si ingénieuse soit-elle. La vraie rigueur est ennemie de la rigidité. » (p. 48)

Pour mener à bien l'étude des thèmes, Brochu propose de faire l'analyse structurale des actions des *Misérables*. Il reconnaît « six actions fondamentales, ou catégories actantielles » : la Chute, la Montée, la Bonne Action, la Mauvaise Action, l'Affrontement et la Conjonction. Le défi de Brochu est double : d'abord montrer

que chacune des innombrables actions du roman peuvent se réduire à l'une ou l'autre des catégories actantielles déterminées au départ et ensuite rattacher ce que la très grande majorité des lecteurs des *Misérables* ont toujours qualifié de digressions, nombreuses et interminables, au schéma structurel de base.

Brochu nous convainc assez vite de la validité et de l'efficacité de ses catégories actantielles, surtout quand il en montre la grande souplesse, car chacune peut présenter diverses modalités : ainsi un Affrontement peut être intérieur ou extérieur, se transformer en Poursuite; une Conjonction débute souvent sous l'apparence d'un Affrontement; sous une Chute se cache une Montée, etc.; et quand il en explore les différentes combinaisons qui créent de grands syntagmes, celui de la Conversion par exemple.

L'exploration systématique que fait Brochu des deux premières parties des *Misérables* prouve amplement que l'étude des thèmes par la structure des actions est possible et efficace et qu'elle aurait pu s'étendre aux trois autres parties du roman. Mais, à n'en pas douter, comme le note l'auteur, l'ennui de la rigueur se serait installé.

Il est plus qu'agréable de découvrir avec Brochu que les grandes digressions du roman, tels le récit de la bataille de Waterloo ou les considérations sur le couvent de la rue Petit Picpus, entretiennent des rapports très étroits avec l'ensemble de la thématique et avec l'histoire de Jean Valjean. Elles perdent ainsi leur caractère de gratuité. Elles sont même nécessaires à qui veut écrire l'épopée du genre humain. Les passages qu'y consacre Brochu sont parmi les plus nouveaux et les plus audacieux et

prouvent la fécondité de la méthode ; ils emportent aisément notre adhésion. « Tout roman est une totalité en marche. » (p. 49)

« Qu'est-ce que le thème ? Plusieurs définitions sont possibles. Disons qu'il s'agit essentiellement d'une unité de signification de l'œuvre. On peut essayer de le comprendre à partir de deux autres notions : celles d'images et de concept. L'œuvre contient une part de pensée et une part d'imaginaire. Plutôt que de pensée, il vaudrait sans doute mieux parler d'idéologie. Le champ thématique s'étendrait alors des "métaphores obsédantes" à ce qu'on peut appeler l'"idéologie personnelle" d'un auteur (ou d'un texte) » (p. 9), écrit Brochu au début de son essai. Il nous a semblé que *HUGO Amour/Crime Révolution* accordait plus d'importance à l'imaginaire, aux métaphores obsédantes (celle de la roue, si remarquablement étudiée) qu'à l'idéologie des *Misérables*. Certains passages sont fort éclairants sur ce point, mais trop peu nombreux dans l'ensemble. Serait-ce là une limite de l'analyse structurale du récit ? Faut-il retourner à l'interprétation sociologique ou philosophique ? Peut-être. Mais toujours est-il que les passages que consacre Brochu à l'idéologie de Hugo (le Progrès) nous laissent croire le contraire.

La dernière partie de l'essai (chap. V : Amour, Crime, Révolution) se hausse au niveau de la synthèse en traitant les trois dernières parties du roman. Cette partie est la plus discutable bien que convaincante sous plusieurs rapports. Ici, Brochu fait de l'interprétation psychanalytique et les formules de rhétoriques (phrases interrogatives négatives) prennent souvent la place de la démonstration. Malgré les indices fournis sur les relations incestueuses entre Marius et son grand-père *maternel* et entre

Louis-Philippe et la France, on a parfois l'impression de se retrouver comme devant un psychanalyste qui prend les complexes sexuels infantiles au pied de la lettre. Cette impression est toutefois atténuée par le regard probant jeté sur la structure des relations parentales dans le roman et sur les rapports surprenants qu'entretiennent l'Amour, le Crime et la Révolution.

Cette dernière partie, par son parti pris de fondre analyse et synthèse, nous restitue un peu l'impression que ressent tout lecteur face au roman : celle d'une œuvre touffue, immense, dévoratrice ; car il faut bien dire que l'analyse structurale de Brochu (chapters II, III, IV) réduit *les Misérables* à quelque chose de simple, clair et cohérent, de trop simple, clair et cohérent. On ne reconnaît plus *les Misérables*. Mais n'en va-t-il pas ainsi de toute analyse structurale qui dévoile le squelette des œuvres :

Brochu refuse de conclure. Il écrit plutôt ceci :

« L'inconvénient d'une recherche qui porte sur des totalités, c'est sans doute que la totalisation n'est jamais achevée — que le regard et son objet sont constamment transformés par l'expérience : tout acquis n'est jamais que le point de départ d'une acquisition nouvelle et, souvent, imprévisible. Au terme d'une analyse comme celle que nous avons tentée ici, et qui est elle-même l'aboutissement de nombreuses tentatives antérieures, la compréhension de l'œuvre à laquelle nous sommes arrivés nous porte à rejeter comme incomplet chacun de ses moments particuliers. L'interprétation globale que nous proposons dans notre dernier chapitre est elle-même provisoire et sujette à de nombreuses rectifications à la lumière d'une connaissance plus précise des autres œuvres de Hugo et de la chaîne textuelle du XIX^e siècle. » (p. 250)

Voilà une modestie qui sied bien à qui

écrit une œuvre critique des plus recommandables.

En terminant, il faut signaler le premier chapitre de l'essai (peut-être le meilleur) : tous les amateurs et les amateurs de littérature du XIX^e siècle y trouveront ample matière à réflexion et aussi, pourquoi pas ? n'en déplaise à V.-L. Beaulieu, à thèses.

Jean-Marie ROUSSEAU

Henriette PSICHARI, **les Convertis de la Belle Époque**, Paris, éditions Rationalistes, sans date (1972), 191 p.

Au printemps de 1857, le théologien lyonnais, Jean Reynaud, fit part à Hippolyte Carnot de son étonnement de voir leur collègue républicain, Jules Favre, « défendre la Salette ». « En vérité, se plaignit-il, nos amis les avocats ne s'honorent guère. » Une soixantaine d'années plus tard, le petit-fils du même Jules Favre, jeune licencié ès sciences, soumettait à Benoît XV une étude fouillée dont l'unique propos était de corroborer l'apparition de la Vierge en ce coin de l'Isère. Il s'appelait Jacques Maritain.

C'est ce renouveau du sentiment religieux en France au cap du vingtième siècle qu'évoque l'ouvrage intitulé *les Convertis de la Belle Époque*. Il y est question plus particulièrement de la seconde vague de conversions, celle qu'avaient annoncée et préparée, entre autres, Léon Bloy, Paul Claudel, Charles de Foucauld et Huysmans. Sœur d'Ernest Psichari, belle-sœur de la fille d'Anatole France et petite-fille d'Ernest Renan, l'auteur est à même de nous livrer un témoignage des plus précieux. Ajoutons que Madame Psichari ne se contente pas de retracer un des phénomènes capitaux de « l'ère 1900 » ; elle s'attache à l'expliquer.

A-t-on surtout affaire, interroge-t-

elle, à une prédisposition du tempérament, ou à la conquête de l'intelligence par une révélation transcendante, ou encore à la pression qu'exercent peu ou prou sur tout individu certains impératifs sociaux ? Notre mémorialiste veut laisser à d'autres le soin d'évaluer le poids spécifique de chacun de ces facteurs. Ce qui retient son attention, c'est l'aspect « entreprise orchestrée » que revêt la totalité des conversions. Elle est amenée à peindre la situation de l'Église dans la France d'il y a environ quatre-vingts ans.

On était alors en pleine déchristianisation. La loi Jules Ferry portant sur l'école primaire laïque laissait prévoir celle qui allait être votée en décembre 1905 pour établir la séparation de l'Église et de l'État. Les odieux déterministes et scientistes de la Sorbonne — Le Dantec, Berthelot et consorts — s'obstinaient à guider vers le « baigne matérialiste » les pas de jeunes innocents. À l'occasion de l'Affaire Dreyfus, rappelle Madame Psichari, la hiérarchie catholique, en prenant ouvertement position pour l'État-Major contre le futur réhabilité israélite, « se trompa du tout au tout ».

Pour remédier à cette corrosion de la foi, il n'était pas encore question de porter la bonne parole au prolétariat des villes (cette entreprise-là, il sera réservé aux prêtres-ouvriers des années cinquante de la tenter). C'est de l'autre côté de la rue Saint-Jacques que pointait alors une lueur d'espoir. Dès 1900, sur les bancs du Collège de France, de jeunes intellectuels tels que Péguy, Maritain et Ernest Psichari se mêlent aux « snobinettes convaincues par Anna de Noailles qu'il faut aller là comme on va aux collections de printemps d'un grand couturier ». La mode sera-t-elle au spiritualisme ? Henri Bergson s'est proposé d'en fournir la preuve.